

suivirent leur exemple et s'éloignèrent en poussant des cris et en faisant des gambades, absolument comme des enfants qui courent à un spectacle curieux.

Bientôt on ne vit plus auprès des Européens qu'une vingtaine de Batongas, qui montaient la garde autour de l'enclos ; mais ils se tournaient à chaque instant vers le village, où régnait une grande agitation.

Ainsi qu'il en était convenu avec Morany, Mbourousémé avait donné l'ordre de mettre M^{me} Martigné, sir Richard Overnon et James Kanstick à la torture, pour les forcer à avouer les sortilèges qu'ils avaient employés ou complicités employer contre le roi des Batongas.

Afin de ne pas manquer à sa parole, Mbourousémé avait commandé d'épargner leur vie, mais ses mesures étaient bien prises pour que les blancs ne pussent échapper à la mort qu'il leur destinait secrètement. Il avait en effet donné l'ordre à ses soldats de conduire les prisonniers, après qu'ils auraient subi la torture, à quelques milles de Sérouma et de les laisser au milieu des marécages du Zambèse, sans guide, sans vêtements, sans armes et sans provisions.

Afin que M^{me} Bartelle ignorât la mauvaise foi avec laquelle il éludait son serment, Mbourousémé ordonna d'emmener les prisonniers à une certaine distance du village. Arrivés à sept ou huit portées de fusil des cabanes, les soldats qui formaient l'escorte de sir Richard et de M^{me} Martigné firent halte. Ils attachèrent les trois prisonniers à des poteaux. Puis leur chef, qui était un des favoris de Mbourousémé, se mit en devoir d'obtenir des trois étrangers l'aveu de leurs criminels desseins contre le roi.

Clémence, sir Richard et James Kanstick étaient d'autant plus dans l'impossibilité de répondre qu'ils n'entendaient pas un mot de ce que leur disait le sauvage qui essayait de servir d'interprète, et que ce dernier ne comprenait pas davantage leurs protestations et leurs réponses.

Les souffrances d'un ennemi étant toujours chose fort agréable aux yeux d'un Africain, les soldats ne s'en préparaient pas moins à torturer leurs malheureux captifs. Ils venaient de tailler des éclats de bambou pour les enfoncer sous les ongles des blancs, et déjà même avaient soumis un des doigts d'Overnon à cet atroce supplice, lorsqu'on entend un grand tumulte du côté du village. Quelques soldats se détachèrent et coururent aux informations.

—Pauvre ami, que vous devez souffrir ! dit Clémence avec angoisse au jeune Anglais, et je ne puis vous soulager, ni même serrer vos pauvres mains dans les miennes !

—Un homme doit savoir supporter la souffrance, répondit Overnon qui résistait héroïquement à la douleur ; mais ce qui me brise le cœur, c'est de vous voir exposée aux mêmes tortures, vous que je voudrais sauver au prix de tout mon sang.

—Dieu a trouvé sans doute que je ne méritais pas d'être heureuse, murmura la jeune femme avec résignation. Du moins, nous mourrons ensemble, et je pourrai vous dire à ce moment suprême, sans que cette fois vous doutiez de ma parole, que je vous aime bien pour vous, et non pour votre fortune. Vous me croirez, n'est-ce pas ? Ce n'est pas au moment de paraître devant Dieu que j'oserais...

—Oui, Clémence, je vous crois, interrompit Richard avec élan, et vos paroles adoucissent pour moi les derniers moments que nous avons à passer sur cette terre.

—Sur mon honneur ! dit James avec humeur, il y a des gens qui causeraient d'amour sur un gril à côtelettes. Pour moi, en ce moment, je donnerais la plus belle femme du monde pour une bouteille de gin.

Comme il achevait ces paroles, un Batonga arriva en courant du village, et fit signe à ses camarades de le rejoindre. Ceux-ci se précipitèrent vers lui, en entraînant leurs prisonniers. Il s'agissait d'assister à un spectacle intéressant ; et chez les Africains la curiosité est une passion qui l'emporte sur toutes les autres.

En arrivant sur la place de la *Kotla*, les trois captifs s'aperçurent qu'une foule compacte se pressait autour de l'endroit où gisait le cadavre de Morany.

A quelques pas de cette foule, don Antonio cherchait à parler à Mbourousémé, qui faisait à ses sujets un long discours, dont les prisonniers ne comprenaient naturellement pas un mot.

Grâce à sa haute taille, Antonio dominait les Batongas qui l'entouraient.

Il aperçut Clémence et sir Richard et se hâta de sortir de la foule pour courir à eux. Il eut soin néanmoins de faire un détour pour s'en approcher. En passant derrière Richard, il profita de ce que l'attention des soldats était concentrée toute entière sur Mbourousémé pour couper les liens du jeune Anglais. Il rendit le même service à Clémence. Malheureusement, celle-ci avait moins de sang-froid que Richard, et ne put retenir un cri de frayeur en sentant à l'improviste le froid de l'acier contre ses mains.

Les soldats se retournèrent. Don Antonio, brutalement repoussé par eux, n'eut que le temps de crier à Richard :

— Vos amis sont là ! courez les rejoindre.

Et de la main il leur indiquait la hutte du fétiche.

VII.

Richard s'élança comme un tigre sur deux soldats qui lui barraient le passage, renversa le premier par l'impétuosité du choc, étourdit le second d'un coup de poing dans l'estomac, et courut à toutes jambes vers la cabane, en entraînant M^{me} Martigné ; quant à James Kanstick, stimulé par l'importance du danger et l'exemple de son maître, il abattit d'un coup de poing le Batonga déjà ébranlé par sir Richard, culbuta un autre sauvage qui l'avait saisi par le bras, et courut si vite qu'il arriva le premier à la hutte de Barouli.

Tous les Batongas étaient groupés autour du roi pour entendre son discours, personne ne se trouvait à portée de couper le chemin aux fugitifs, qui se trouvèrent bientôt réunis à Juliette et à Valentin, qu'ils embrassèrent avec effusion.

Tandis qu'ils se racontaient mutuellement les incidents survenus à chacun d'eux depuis leur séparation, Mbourousémé terminait son discours et procédait à l'interrogatoire du meurtrier de Morany. On chercha aussi Bhyrrub Komul, l'autre domestique de la victime, mais il fut impossible de savoir ce qu'il était devenu.

Abdul, qui paraissait calme et résolu, refusa de répondre aux questions du roi et de l'interprète. Il déclara simplement que Morany avait trahi les serments qu'il avait faits à Bowhance, la divinité qu'adorait le kansanmah, et qu'au nom de Bowhance Abdul l'avait puni de mort. On ne put en tirer autre chose. Il parlait du reste avec la plus grande tranquillité et semblait fort peu se préoccuper du supplice dont il voyait pourtant qu'on commençait déjà les apprêts.

Le premier mouvement des soldats avait été de